

BAJANI Andrea, *Un bene al mondo* (Einaudi, 2016, 140 p.)

Dans un village de nulle part à la topographie très simple, vit un jeune garçon toujours accompagné de sa douleur pareille à un chien fidèle. Peut-être est-il différent des autres enfants : plus sensible, aimant se promener dans la forêt toute proche et écouter le chant des oiseaux. Les autres le poursuivent de leurs cris et de leurs railleries.



Mais un jour, telle une bonne fée, une fillette à l'apparence fragile vient à son secours et prend soin de sa douleur : un lien indéfectible se noue entre les deux enfants.

Pour rejoindre la fillette et se promener avec elle dans le bois, le garçon franchit la voie ferrée: de l'autre côté c'est la barre d'immeubles du quartier où elle habite: zone difficile envahie par des douleurs innombrables. Parfois le garçon amène avec lui, outre sa propre douleur, celle de son père, énorme et menaçante. Elle va jusqu'à agresser la fillette qui refuse alors de revoir le garçon. On apprend que le père de la *bambina* s'est suicidé après une visite de la police à son domicile. Le garçon se réfugie dans le cimetière du village dont il apprécie l'atmosphère paisible jusqu'à ce que la fillette vienne un jour déposer des fleurs sur la tombe de son père. Le garçon comprend alors que sa place est parmi les vivants. Mais de retour chez lui, il trouve le logis dévasté par la douleur de son père et sa mère blessée. Il monte alors dans un train pour s'éloigner du village.

Grâce à la magie du conte, c'est un homme qui se trouve dans le train ; les années se sont écoulées, l'homme arrive dans une ville qu'il ne connaît pas et se met à écrire, notamment des lettres qu'il adresse à la fillette sans doute elle aussi devenue adulte . Un échange épistolaire s'établit puis s'étiolé. L'homme rencontre des femmes qui ne parviennent pas à remplacer son amour pour la *bambina*, sans doute ce "bien au monde" qui a su donner une direction à sa vie, a fait de sa fragilité une force, l'a poussé à écrire : on comprend qu'il est devenu un écrivain. Il voyage et côtoie un grand nombre de douleurs toujours évoquées à l'aide de métaphores animales. Ces images récurrentes construisent un monde très sombre.

On peut reconnaître au texte une certaine poésie mais l'interprétation n'en est pas toujours facile ; le foisonnement des douleurs pourvues d'une vie autonome menace de lasser le lecteur, le parti-pris d'originalité finit par agacer si bien que la magie de ce conte pour adultes a du mal à opérer.

Danielle FUSTÉ  
Juin 2018